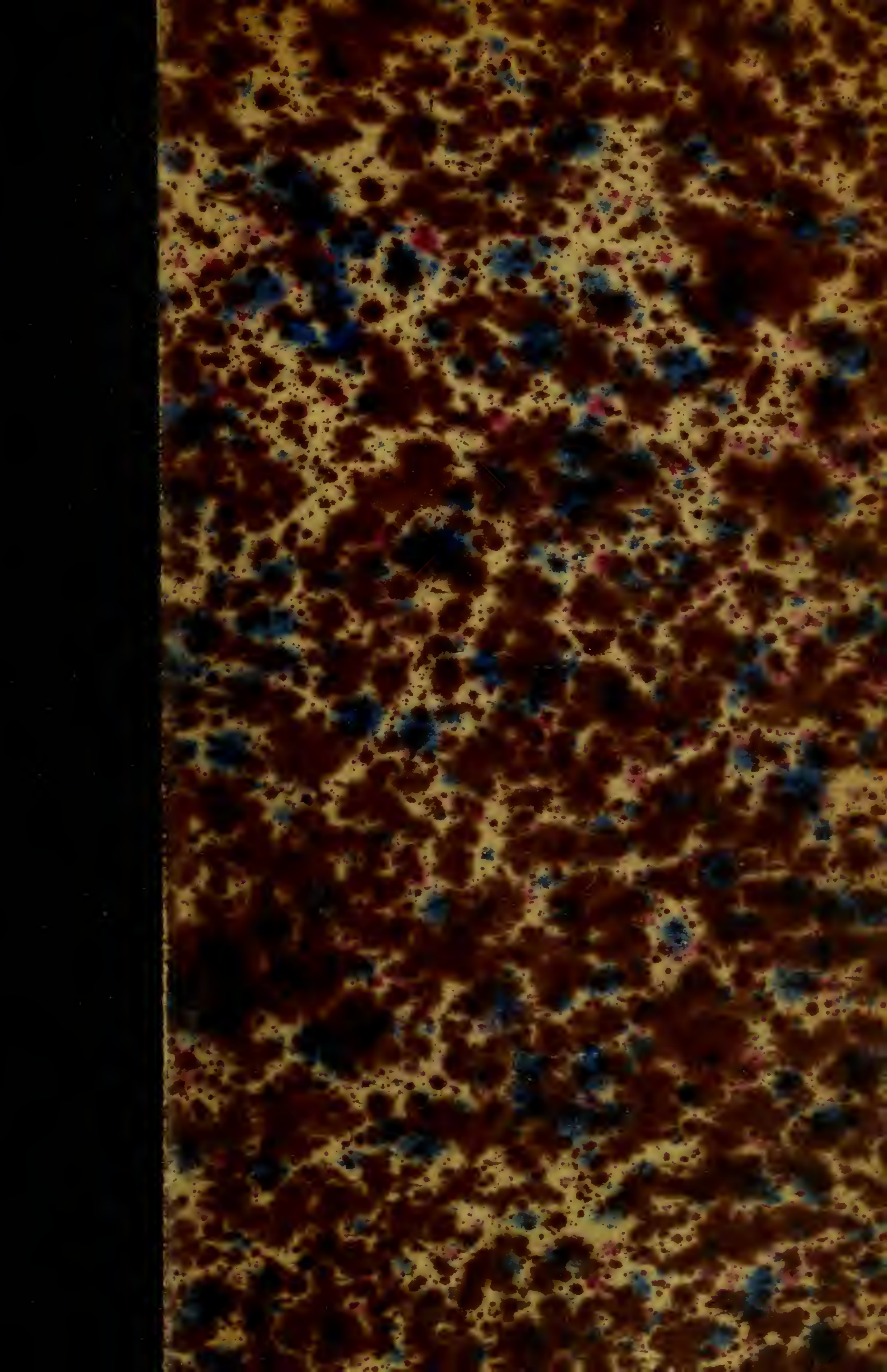




PAMPHLETS.

French

Revolution.

—

1790

—

REPONSE
AUX PHILIPPIQUES,
OU
LETTRE
DU DUC D'ORLÉANS
A LA NATION FRANÇOISE.

RÉPONSE.

AUX PHILIPPIQUES,

OU

LETTRE

DU DUC D'ORLÉANS

A LA NATION FRANÇOISE.

Erubescant et conturbentur vehementer omnes inimici mei.

LES partisans du despotisme se sont vengés du coup que je leur ai porté avec leurs armes ordinaires, c'est-à-dire avec des calomnies ; des folliculaires et des journalistes ont été payés pour faire imprimer sur mon compte les mensonges les plus absurdes et les plus horribles. Ils m'ont représenté comme un scélérat qui se jouoit des deux partis, qui vouloit allumer le feu de la guerre civile,

qui vouloit enfin anéantir la monarchie, pour s'emparer des rênes du gouvernement. Tous ces hommes qui avoient combiné le plan d'égorger un peuple immense, comme on combine une intrigue de cour, m'ont prêté leurs petites vues et leurs projets sanguinaires. Ils ont cru, avec raison, ne pouvoir mieux me punir de mon patriotisme qu'en me confondant avec les exilés de leur parti. Le dernier degré du crime est de ne plus croire à la probité ou de la rendre suspecte. François! peuple brave et généreux! vous êtes dignes maintenant qu'on ambitionne votre estime et votre suffrage, et la bassesse de mes accusateurs ne me fera point rougir de me justifier à vos yeux; votre propre sûreté exige que je fasse connoître et mon innocence et mon amour pour la patrie; il importe à votre salut que vous vous teniez sur vos gardes, et que vous n'ajoutiez point foi légèrement aux bruits calomnieux que répandent vos ennemis sur ceux qui vous sont le plus attachés; tremblez qu'ils ne fassent comme ce tyrannicide qui fut conduit devant Hippias qu'il

avoit voulu assassiner : on le mit à la torture pour lui faire avouer le nom de ses complices, il nomma tous les amis du tyran. Hippias, après les avoir fait tuer tous, à mesure qu'il les nommoit, lui demanda s'il restoit encore quelqu'un : « Toi seul, ré- « pondit-il, je ne t'ai laissé que toi à qui « tu fusses cher. »

Mes ennemis triomphent de ce que je ne puis déclarer le motif de mon voyage;* ils savent que ce n'est point mon secret à moi seul, et que par conséquent l'honneur me défend de le trahir; ils sont forts de ma probité, et c'est parcequ'ils m'estiment, qu'ils osent m'accuser; il ne me reste alors qu'un moyen de défense, c'est de prouver la fausseté des faits dont ils m'accusent par l'absurdité des conséquences qu'ils en tirent.

*en Angleterre. il en partit le 14 Octobre.

Mes coffres sont vuides, (ce qu'on n'a pu prouver,) le peuple s'est ameuté, (ces expressions sont de mes ennemis), donc j'ai acheté le peuple. Mes coffres sont vuides, le pain a manqué, donc j'ai accaparé les bleds et les farines; le peuple indigné de l'outrage fait

si scandaleusement à la nation, veut en avoir raison, et se rend à Versailles; mes coffres sont vuides, donc j'ai encore soulevé le peuple. Quelques scélérats que l'espoir du pillage conduit aussi à Versailles, y commettent un meurtre horrible; mes coffres sont vuides, donc j'ai payé pour le faire commettre. Je suis chargé d'une mission secrete pour l'Angletere, un ministre l'atteste publiquement à l'assemblée nationale, j'obéis aux ordres de mon roi, donc je m'enfuis en coupable.

Et qui a donné le plus de croyance à ces assertions, qui ne seroient que ridicules, si tout ce qui intéresse le salut public dans un moment de trouble n'étoit reçu avidement (*)? C'est un homme qui ne vit que de banqueroutes, de jeu et de libelles; et qui est parvenu à ce degré de corruption, avant l'âge

---

(*) Note de l'éditeur.

Le Sieur P*** a d'abord été négociant, et a fait banqueroute; ensuite il s'est mis joueur, et a joué très heureusement; il vient enfin de prendre le métier de calomniateur qui lui rapporte autant que les deux autres ensemble.

de trente ans; c'est un homme qui parle de mœurs dans un ouvrage qui blesse également le bon goût et la pudeur, et où sont prodigués les calambours les plus obscènes. Le caractere de l'auteur, l'infamie de l'ouvrage lui ont valu le succès qu'ont tous les écrits calomnieux; il a été dévoré, il est devenu, pour me servir de son expression, *honteusement* célebre, et ce n'est, à coup sûr, ni au style, ni à l'esprit, ni aux pensées qu'il a dû sa *fameuse* célébrité. Des accusations sans preuve, des équivoques dégoûtantes, des injures grossieres; voilà ce à quoi je suis forcé de répondre, pour remplir l'attente publique! il faut néanmoins prouver qu'aucun sacrifice ne me coûte, quand je le fais pour mon pays.

Premier prince du Sang, possesseur de biens immenses, j'ai soutenu que les chimeres de la naissance devoient disparoître devant le vrai mérite. J'ai vu que la distinction des ordres étoit le crime de l'erreur et du pouvoir; et en me rendant le premier à la commune, j'ai bravé un usage aussi honteux pour ceux qui l'avoient établi que pour ceux

qui l'avoient souffert. On me vit renoncer avec transport, aux privileges qui écrasoient la partie la plus nombreuse de la nation; bientôt me jurerent une haine éternelle, tous ces petits tyrans, qui auroient préféré tuer des hommes plutôt que de laisser à l'habitant des campagnes le droit de tuer les animaux qui dévastoient ses possessions; ceux qui ne pouvoient renoncer au plaisir de voir leurs pigeons dévorer les grains semés pour la subsistance de leurs freres, ceux enfin qui vouloient encore et des esclaves et des préjugés.

J'eus le bonheur de ramener à mon avis la partie la plus saine et la plus éclairée de la noblesse; alors les soutiens du despotisme tremblerent; alors se trama cette conspiration horrible que l'on veut faire paroître incroyable maintenant, à cause du mauvais succès qu'elle a eu, et de la maniere dont elle a été conduite. C'en étoit fait de la France, si le soldat eût été aussi féroce et aussi mercenaire que ses chefs. Mais graces aux lumieres répandues dans

toutes les classes des citoyens; le soldat eut horreur de verser le sang de ses freres, des Allemands seuls, guidés par un prince de Lorraine, qui sortoit d'une débauche de table où on avoit bu à la santé des futurs assassins de nos meilleurs citoyens, ensanglanterent un lieu jusqu'alors respecté, et où, sur l'assurance récente du plus doux des rois, se promenoient des hommes paisibles et sans armes. Et avec qui le chef de ces bourreaux gagés avoit-il prémédité cet atttentat? avec ce même prince qui avoit volé quatre mille francs à ses créanciers pour payer l'éloge du duc de Brunswick, mort pour sauver un seul homme, et qui vouloit éteindre quarante millions de dettes, dans le sang de cent mille citoyens.

Je le demande à ceux même qui ont intérêt à calomnier ma conduite pour justifier la leur: est-ce alors que j'ai pu former le plan monstrueux qu'ils me prêtent? est-ce alors que j'ai montré de la crainte? Trente mille hommes de troupes réglées entouroient Paris, des batteries de canon étoient établies sur toutes les hauteurs, et le menaçoient;

un général célebre par plus d'une victoire, le faisoit bloquer de tous les côtés; des hommes désarmés, divisés d'opinion et d'intérêt, n'osant se confier réciproquement leurs pensées, dans la crainte de se confier à leurs délateurs, tremblants pour leurs femmes et leurs enfants, accoutumés à un long esclavage : voilà ceux que je pouvois opposer aux forces multipliées dont je viens de parler. Ce projet est-il vraisemblable? O chefs de la nation! ne cherchez point les auteurs de l'élan patriotique qui a saisi à la fois toute la France! c'est à vous que le peuple a dû son énergie : vos longues vexations, vos tyrannies ministérielles, votre mépris pour des hommes qui n'avoient que des talents, vos promesses tant de fois violées, vos dettes qui se multiplioient à mesure que vous multipliiez les impôts; voilà ce qui a enfanté ce prodige de liberté que vous ne pouvez concevoir! Vous n'aviez pu être réveillés par les pleurs des malheureux; vous l'avez été par leur désespoir.

Je viens de prouver qu'il est impossible

que j'aie tourné contre le despotisme ses propres armes, alors qu'il étoit fort d'un préjugé de dix siecles, environné de deux cents pieces de canon, de trente mille hommes de troupes, de vingt mille espions, sans compter ses partisans parmi les nobles et les prêtres : je vais prouver maintenant que si j'avois conçu l'idée de me faire nommer chef de parti, je n'aurois jamais pu l'exécuter que le 14 Juillet. Oui, je soutiens que s'il a existé un moment où le peuple françois a pu oublier son amour pour son roi, c'est, lorsqu'après s'être vu menacé par tous les exécuteurs de la tyrannie, il les a fait enfin trembler à son tour, n'ayant d'autres armes que son courage. Qu'un prince puissant, dont les principes auroient été populaires, se fût montré alors publiquement, qu'il se fût offert alors à défendre la nation, si long-temps opprimée ; il se seroit trouvé maître de deux cents mille hommes prêts à mourir pour lui. Quelle étoit ma conduite alors? ce qu'elle avoit été avant la révolution ; tranquille au milieu de l'orage,

j'attendois avec fermeté le coup qui devoit frapper à la fois ma famille, et la France. Que j'étois loin d'avoir l'espérance que le peuple pût jamais briser ses fers ! Je sentois douloureusement que son esclavage et son opprobre alloient être sans remede : ma tête, celles de mes enfants étoient proscrites, des domeſtiques étoient payés pour m'empoisonner. Ah ! il falloit plus qu'un trône : il falloit le bonheur de tout un peuple pour me dédommager de tant d'inquiétudes, pour me payer des dangers que couroit tout ce qui m'étoit cher !

Quant à la derniere révolution, ce seroit le comble de l'imbécillité que de supposer que j'aie pu la faire naître. Comment s'imaginer en effet que j'aie voulu servir les projets de mes plus cruels ennemis ? Quel auroit été le but de mon crime ? De faire de la France une république ? Ce n'auroit été alors que l'erreur du patriotisme. D'y poſſéder la premiere dignité ? Mais le titre de premier prince du sang sous un monarque ne donne-t-il pas plus de pouvoir et de pré

rogatives, que n'en donneroit la premiere place dans un gouvernement républicain?

Quelles que soient donc vos attaques, ennemis perfides, délateurs infâmes, qui cachez vos manœuvres désastrueuses sous le voile du bien public, il vous est impossible de prouver que tout autre sentiment que l'amour de la patrie ait pu m'animer. Si, comme vous le dites, il existe des preuves de ma prétendue trahison; pourquoi ne les rendez-vous pas publiques? Pourquoi ne suis-je pas encore dénoncé? Pourquoi laissez-vous annoncer à toute l'Europe que vous n'êtes que des calomniateurs? Pourquoi ne pas me citer au tribunal de la loi, si je suis coupable?

Laisser le crime en paix, c'est s'en rendre complice.

Je renonce dès à présent au titre de député, s'il peut empêcher que je sois poursuivi juridiquement, et par conséquent justifié.

François, je finis, comme j'ai commencé, par vous exhorter à vous défier de tous

ces suppôts du despotisme, qui cherchent à vous faire égorger vos chefs fideles pour vous égorger plus facilement, lorsque vous aurez perdu vos défenseurs. Rappellez-vous cette fable : Les loups firent un jour la paix avec les brebis, et leur persuaderent, sous ce prétexte, de se défaire de leurs chiens.

P. S. Il vient de me tomber entre les mains un nouvel ouvrage du libelliste que j'ai cité : *Tu Marcellus eris*, est son épigraphe et la conclusion de sa diatribe : il semble par là désigner une victime. S'il existe à Paris un lâche Marcel, le Sr P. seroit-il le brave Maillard?

